

THÉÂTRE

Fini le répertoire, place au reporter

Enquête chez les travailleu(r)ses du sexe, immersion chez les ados séduits par le néofascisme ou dans le monde des alcooliques : le théâtre flirte plus que jamais avec le journalisme d'investigation. L'artiste se rêve-t-il en grand reporter d'un nouveau genre ?

CATHERINE MAKEREEL

Il y a des terrains où l'on ne fait tout simplement pas le poids. Vous pouvez aligner les faits, les chiffres et les graphiques sur l'évolution du nombre de morts en Méditerranée, votre article ne sera jamais aussi puissant qu'une pièce de théâtre qui convoque sur scène la vie d'une poignée de migrants rescapés. D'un côté, la rigueur, la neutralité et l'information. De l'autre, la vie, l'engagement et l'émotion. Bien sûr, la scène, qui s'enflamme ponctuellement sur l'un ou l'autre drame, ne remplacera jamais le travail quotidien et désintéressé de la presse, mais il faut reconnaître à l'art une force de frappe plus puissante, dans l'instant, que tous les articles, sur la durée.

Conscients de ces atouts, auteurs, comédiens et metteurs en scène semblent plus que jamais en quête d'enquêtes. Cette saison regorge de spectacles qui jouent la carte de l'investigation au long cours. Prenons *Sortir du noir* de Mary Jimenez et Bénédicte Liénard qui interrogeait les flux migratoires le mois dernier au Théâtre de Liège ou, sur le même thème, *Ceux que j'ai rencontrés ne m'ont peut-être pas vu du Nimis*, bientôt repris au KVS. Rien qu'au Théâtre National, on voyage entre *La mémoire des arbres* de Fabrice Murgia, reportage sur la ville secrète d'Oziorsk et sa catastrophe nucléaire méconnue, à *Extrême / Malecane* de Paola Pisciotano, qui part à la rencontre d'une jeunesse séduite par le néofascisme, ou encore *Paying for it*, fruit d'un long travail de recherche dans le monde de la prostitution. C'est sur ce dernier spectacle, bientôt à l'affiche (1), que nous avons décidé de nous pencher pour cerner les envies, méthodes et doutes de ces artistes devenus reporters.

Fantasmes, électrochoc
Dans le cas du collectif La Brute, la rencontre avec cette question du commerce sexuel et de la place du sexe dans la société s'est faite, sans prévenir, par petites touches discrètes. « J'ai notamment un souvenir au KVS (théâtre flamand du centre de Bruxelles qui côtoie un quartier fréquenté par des prostituées et leurs clients, NDLR), il y a quelques années », se remémore Raven Riehl. « Quand on joue au Bol et qu'on est dans les coulisses, on entend les prostituées travailler contre le mur. Ces mêmes prostituées que les spectateurs préfèrent ne pas regarder quand ils vont au théâtre. Il se trouve que j'ai habité dans le même quartier quand j'étais jeune. Je me souviens que quand on croisait les prostituées en allant faire des courses, on se disait bonjour. C'était normal de les voir là. Aujourd'hui, avec la gentrification, les bobos sont arrivés et ils voudraient bien les écarter du quartier. Le Flamingo, bar pseudo-branqué, leur refuse même l'entrée. » Petit à petit, le

En pratique

Quand la scène se fait lanceuse d'alerte
A côté des spectacles développés ci-contre, la saison regorge de spectacles en forme d'investigation. Exemples : *- Ceux que j'ai rencontrés ne m'ont peut-être pas vu du Nimis* Groupe sur nos politiques migratoires. Les 3 et 4/12 au KVS, Bruxelles.

- Is there life on Mars ? de la C' What's Up, résultat d'interviews menées dans le monde de l'autisme. Jusqu'au 15/11 à l'Archipel 19, Berchem-Sainte-Agathe.

- L'herbe de l'oubli de Jean-Michel d'Hoop sur les séquelles de la catastrophe nucléaire de Tchernobyl. Du 26/11 au 7/12 au Théâtre de Poche, Bruxelles.

- I am Europe de Falk Richter sur la crise existentielle de l'Europe. Du 27 au 29/11 au Théâtre de Liège.

- Maison Renard d'Alexandre Dewez sur les catastrophes environnementales. En tournée à Tubize, Aiseau-Preles, Saint-Gilles, Gembloux, Mons, Rixensart. www.victorb.be c.m.a



La création de *Paying for it* permet de mieux cerner la prostitution en lui donnant son relief émotionnel. © DR

groupe d'acteurs se plonge dans les livres, questionne ses propres fantasmes, mais c'est une femme qui va leur faire l'effet d'un électrochoc et bousculer leurs a priori : Sonia Verstappen. « 36 ans de putanan » (c'est ainsi qu'elle se présente elle-même).

« En avril 2016, ils sont venus passer une après-midi chez moi », sourit la prostituée à la retraite mais toujours active dans la défense des droits des travailleu(r)ses du sexe. « J'ai une vie banale, je n'ai pas de seringue dans le bras, je ne vis pas dans un taudis, j'ai un mari et des enfants : j'ai démythifié pour eux l'image de la prostituée. Vous savez, on imagine des jambes dans tous les sens, de la sodomie ou de l'éjaculation faciale spectaculaire mais, en fait, une passe, c'est très plan-plan. Il y a trois types de clients : ceux qui viennent juste pour éjaculer ; ceux qui ont des fantasmes masochistes et viennent pour être dominés ; et ceux qui sont seuls, moches, han-

Plutôt que de parler de documentaire, le collectif La Brute préfère évoquer un « théâtre documenté »

dicapés et qui veulent retrouver le goût de l'autre. Virginie Despentes dit que la prostitution lui a appris à avoir de la tendresse pour les hommes parce que, c'est vrai, les hommes ne sont jamais si gentils que quand ils sont avec une pute. Aller chez une pute pour un homme, c'est comme aller chez un psy. On est des assistantes sociales avec le sperme en plus. Il y a le sexe bien sûr mais, chez beaucoup d'hommes, la sexualité n'est qu'un prétexte pour avoir une relation. Grâce à l'argent, ils savent qu'ils peuvent être eux-mêmes. Ils savent que s'ils sont

bêtes, moches, ou qu'ils ne bandent pas, ils ne seront pas jugés. »

« Des gens qui vous croient »

Pour Sonia Verstappen, le problème, c'est la méconnaissance. « Comme ils sont marginalisés, la prostituée ou le client ne parlent pas beaucoup d'eux, ce qui crée des fantasmes chez les gens. On estime qu'un homme sur cinq va voir une prostituée au moins une fois dans sa vie mais quand je suis devant une assemblée d'hommes et que je demande qui est déjà allé voir une prostituée, personne ne lève la main. Le problème, c'est que les gens parlent à notre place, que ce soit des intellectuels, des artistes, des gens qui s'autoproclament experts alors qu'ils n'ont jamais rencontré de prostituées », s'insurge celle qui déplore que les médias casent toujours la prostituée dans le rôle de la victime.

Pourquoi, alors qu'elle se sent habituellement trahie par les regards extérieurs, avoir accepté que le collectif La Brute parle au nom des travailleu(r)ses du sexe ? « J'ai vu qu'ils m'écoutaient, qu'ils me croyaient, qu'ils sortaient de leurs certitudes. Je les ai sentis honnêtes. C'est rare et émouvant, quand on est prostituée, d'être face à des gens qui vous croient. » Armés de cette légitimité, les artistes sont donc allés sur le terrain pour rencontrer des travailleu(r)ses du sexe, des clients, des assistants sociaux, des policiers, des sociologues, des féministes, des abolitionnistes, des chercheurs, des journalistes. Pendant trois ans, ils ont compilé et retranscrit les témoignages pour questionner la réalité de la prostitution, la notion de choix, les stigmates et comment ceux-ci éclairaient la manière dont la société contrôle la sexualité des femmes.

« On a lu des livres comme *Ephémère, vénales et légère* de Marie L. Barret ou *Le*

prisme de la prostitution de Gail Pherston », précise la comédienne Anne-Sophie Sterck. « Cette dernière explique par exemple que lutter pour les droits des prostituées, c'est lutter pour les droits de toutes les femmes. Parce que le stigmate de putain peut s'appliquer à n'importe quelle femme qui s'assume économiquement, qui a plusieurs partenaires, etc. Tant que durera la menace de ce stigmate, les femmes ne seront pas totalement libres de leur corps et de leur sexualité. »

Historiquement, théâtre et prostitution sont de vieux amis

Interroger le sexe tarifié, qui fait éclater le modèle judéo-chrétien de notre société, selon lequel le sexe ne peut être légitimé que par l'amour et la cellule familiale, n'exonère pas le collectif d'aborder les recoins plus obscurs de la prostitution, comme la traite d'humains, l'exploitation, la précarité, la prostitution de mineur(e)s ou d'étudiant(e)s. « La traite à Bruxelles, c'est trois rues : rue Linné, rue de la Prairie et rue de la Rivière », avance le comédien Jérôme De Falloise. « Ça représente 200 ou 300 prostituées. Il faut en parler et la combattre parce que Dieu sait si la traite des Nigériennes est une boucherie dans la capitale – mais nous voulons dire aussi que ce n'est qu'une partie de la prostitution. Il ne s'agit pas de faire l'apologie de la prostitution mais de rappeler que l'abolir, c'est la rendre pire, plus violente, plus dangereuse. »

Si La Brute invite ce sujet sur le plateau, c'est aussi parce que, historiquement, théâtre et prostitution sont de vieux amis. « Il faut se souvenir qu'avant, les théâtres étaient aussi des bordels », remarque Anne-Sophie Sterck. « Prenez *Nana*, actrice et prostituée, chez Zola. Ou les petits rats de l'opéra : les abonnés

théâtre en immersion « Un silence ordinaire »

C.M.A

Un enregistreur, des cahiers, un agenda bourré d'interviews à réaliser : la panoplie de Didier Poiteaux ressemble à s'y méprendre à celle d'un journaliste. D'ailleurs, sa dernière enquête – sur l'alcool, ses tabous, ses paradoxes, ses ressorts scientifiques et ses conséquences sociales – l'a amené à s'immerger dans un groupe de parole à la clinique Saint-Anne, à rencontrer un alcoologue, à faire des recherches, à récolter la parole d'alcooliques, fils d'alcooliques ou mères d'alcooliques, à lire romans ou essais sur la question. Bref, à compiler, pendant un an et demi, les documents et à étayer ses recherches.

Pourtant, ce n'est ni dans un reportage télé ni dans la double page d'un grand quotidien que Didier Poiteaux a dévoilé le résultat de ses investigations, mais sur un plateau de théâtre. En construisant une pièce, le comédien s'est émancipé des contraintes de neutralité du journalisme pour y insuffler les armes fatales que sont le jeu, l'engagement, l'émotion et le vécu. Résultat : un silence épais, troublé, planait sur la première du spectacle lorsque nous l'avons découvert cet été à Huy. « Le théâtre donne un plus et fait d'incarter créde l'empathie », reconnaît l'auteur et comédien. « Surtout auprès des ados. Je me souviens avoir

fait un banc d'essai dans une école où les élèves avaient, une semaine avant, reçu la visite d'intervenants associatifs pour discuter de prévention. Ces élèves m'ont dit : "Avec vous, on ressent mieux, on touche mieux à la chose." »

« J'enregistre tout »

Tout s'est enclenché autour d'un atelier d'écriture avec des jeunes. Ce jour-là, dans une école entre Mons et Charleroi, les élèves s'expriment de manière légère et distancée sur ces pochtrons qu'on rencontre dans la rue et puis soudain, la jeune Clara balance son texte, très personnel. Elle y confie les yeux rouges et vagues de son père quand elle rentre de l'école, les disputes avec sa mère, et puis cette question : « Pourquoi il est obligé de boire si ça va boussier sa vie, la mienne et celle de notre famille ? » Bouleversé, l'auteur entend ce un minutieux travail de récolte de témoignages. « J'enregistre tout et je retranscris tout. Je note aussi les ambiances, les détails, les données du GPS ou le temps qu'il fait. Souvent, un témoin me renvoie vers d'autres personnes mais je me nourris aussi de votre travail à vous, les journalistes. » Il rencontre des scientifiques qui lui rappellent que l'alcool est une drogue cognitive. « On oublie souvent que c'est une drogue, la seule que nous avons choisie de rendre légale. »

D'autres qui précisent que l'alcool existe depuis le néolithique, depuis que l'homme a mangé des fruits pourris – qui dit fruits pourris dit sucre fermenté et donc éthanol – et a trouvé ça bon.



Le théâtre de Didier Poiteaux : lorsque la scène s'intéresse à la vie comme elle va. © DR

venaient voir le spectacle pour les choisir. Au fil du temps, l'actrice est devenue plus respectable alors que la prostituée a été plus stigmatisée. » Toutes ces recherches et réflexions ont donc mené notre groupe d'artistes-reporters à fonder ce qui ressemble à un Cash Investigation de la scène. Mais peut-on vraiment appeler leur travail à du journalisme ? « Je n'ai pas vraiment l'impression de me mettre à la place du journaliste », réplique Jérôme De Falloise. « C'est surtout que nourrir un rôle par l'enquête est passionnant. Écrire, mettre en scène et jouer ce sur quoi on a enquêté, c'est le rêve pour toucher à la réalité. » Plutôt que de parler de documentaire, le collectif préfère évoquer un théâtre documenté. « On n'imité pas tout et on ne réécrit pas tout. On ne colle pas exactement à la réalité mais on coupe et on fait un montage pour rendre la parole encore plus claire. En fait, on s'intéresse simplement à ce qui se passe dans le monde »

Jérôme De Falloise comédien

»
On ne colle pas exactement à la réalité, mais on coupe et on fait un montage pour rendre la parole encore plus claire. En fait, on s'intéresse simplement à ce qui se passe dans le monde, à des sujets qui sont peu traités ou traités de façon sensationnelle. Et ça n'exclut pas de trouver un texte contemporain. Pour moi, il n'y a pas de conflit entre théâtre documentaire et répertoire. »

(1) Du 12 au 23/11 au Théâtre national, Bruxelles.

LITTÉRATURE

Lucie Taïeb, Prix Wepler

Lucie Taïeb a reçu le prix Wepler pour *Les échappées* (L'Ogre) tandis que la mention spéciale est revenue à Bruno Remy pour *Le monde horizontal* (José Corti). Dans *Les échappées*, Lucie Taïeb revient sur le parcours de femmes vers l'émancipation. Échappant à un pouvoir autoritaire et destructeur, elles ont choisi la fuite par instinct de survie et pour sauver celles et ceux qu'elles aiment. J.-C.V.



Lucie Taïeb. © DR

Les finalistes du Prix Horizon

Organisé par la Ville de Marche-en-Famenne, la Province de Luxembourg et la Région française du Grand-Est, le Prix Horizon du 2^e roman francophone est décerné au suffrage universel par 250 comités de lecture en Belgique et en France, réunissant plus de 2.000 lecteurs. Le vote aura lieu à Marche-en-Famenne le 16 mai 2020 en présence des cinq finalistes : *Gay Boley* (France), *Quand Dieu boxait en amateur* (Grasset), *Martin Buysse* (Belgique), *Muzungu* (Zellige), *Elisa Shua Dusapin* (Suisse), *Les billes du pachinko* (Zoe), *Florence Herlemann* (France), *L'appartement du dessous* (Albin Michel), *Gwenaële Robert* (Belgique), *Le dernier bain* (Robert Laffont). J.-C.V.

THÉÂTRE

VARIA

02 640 35 50
varia.be

BOCCAPERTA !

Emmanuel Texeraud
Compagnie Fitzcarraldo

12.11 > 23.11

On ne colle pas exactement à la réalité, mais on coupe et on fait un montage pour rendre la parole plus claire. En fait, on s'intéresse simplement à ce qui se passe dans le monde

Jérôme De Falloise comédien

Palace Le Soir la 1ère

cinéma

J'accuse
de Roman Polanski

scènes

Le gros sabordage
Tous embarqués dans le même bateau

arts

Gérald Vatrin
20 ans d'art verrier chez Mathilde Hatzenberger